

Nicolas Rey L'amour est déclaré



Extrait de la publication



L'amour est déclaré



AU DIABLE VAUVERT

Nicolas Rey

L'amour est déclaré



Du même auteur

TREIZE MINUTES, roman, *Au diable vauvert*, 2003, *J'ai lu*, 2005

MÉMOIRE COURTE, roman, *Au diable vauvert*, 2000, *J'ai lu*, 2004

UN DÉBUT PROMETTEUR, roman, *Au diable vauvert*, 2003,
J'ai lu, 2005

COURIR À TRENTE ANS, roman, *Au diable vauvert*, 2004, *J'ai lu*,
2006

VALLAURIS PLAGES, roman, *Grasset*, 2006, *Le Livre de Poche*, 2008

UN LÉGER PASSAGE À VIDE, roman, *Au diable vauvert*, 2010,
J'ai lu, 2011

ISBN : 978-2-84626-343-6

© Éditions Au diable vauvert, 2012

Au diable vauvert
www.audiable.com
La Laune 30600 Vauvert

Catalogue disponible sur demande
contact@audiable.com

À Emma

Sympathie pour le diable

« Salope, j'ai fait.

— N'oublie pas que tu parles à ton éditrice.

— Clara, tu vas m'écouter. J'ai pulvérisé ma vie avec mon dernier bouquin. J'ai perdu l'estime de ma famille et je me suis mis à dos la seule personne valable sur cette planète. Alors, tu arrêtes avec ton histoire de "manuscrit à rendre". »

Elle a allumé son joint de chanteuse de rock alternatif. Depuis qu'elle n'avait plus de jambes, elle était très belle dans son fauteuil roulant. Elle avait dix-huit crédits sur le dos. Elle s'était endettée sur ses fonds propres. Elle n'était pas du genre à faire les choses à moitié. Je l'imaginais

sans maison du jour au lendemain, sans voiture, obligée de vendre ses chevaux. Elle m'a montré son genou. C'était bourré de vis et de plaques de fer.

« Très bien Clara, tu veux un bouquin. Dans trois mois, je te file un truc d'histoire sur la guerre d'Indochine avec une longue dédicace pour remercier Wikipédia.

— Nicolas, continue à raconter ta vie. T'es bon qu'à ça. »

J'avais 39 ans, des impôts à payer et un appartement à rembourser. J'avais un fils aussi. Bref, je n'avais plus vraiment le choix.

Urgences

On commence par l'hôpital.

« La hanche en céramique, c'est le relais & châteaux de la prothèse », m'annonce le Dr Legendre, chirurgien orthopédiste, beau garçon et adorable homme de droite. Lorsque Legendre te parle de sa maison à Saint-Tropez, tu as presque envie de le consoler.

Direction le bloc.

Il y a du monde autour de moi. Le toubib a les mains dans ma cuisse. Un drap bleu est censé nous séparer. Entre deux coups de minuscule scie sauteuse, il relève la tête et articule :

« Au fait, Monsieur Rey, j'ai lu votre roman, pas mal du tout ce truc. Je crois que j'ai la

solution à votre problème. Cette Audrey, vous savez, la jeune femme à la fin du livre, il faut me la rappeler.

— Audrey n'existe pas, Docteur. C'est un personnage fictif. »

Il s'est emparé d'un marteau avec sa main toute rouge :

« Un personnage fictif, pas de ça chez moi. Il faut que vous repreniez contact.

— OK. Mais concentrez-vous. Chacun son job. Je rappelle Audrey, vous m'opérez et personne ne se disperse.

— Vous ne dites pas ça pour me faire plaisir ?

— Je ne suis pas contre, à l'instant même, l'idée de vous faire plaisir mais je vous jure de reprendre contact avec cette jeune fille dès demain. »

Il s'est replongé dans ma hanche. J'ai jeté un regard en direction de l'anesthésiste. L'homme portait une choucroute avec des Bisounours dessus. Je lui demande pourquoi. Il me répond :

« Je suis en pédiatrie normalement. »

Je respire par le ventre. Je lui pose la question suivante : « Est-ce que vous auriez quelque chose d'un peu sévère pour un enfant de presque 40 ans ? » « Monsieur Rey, a-t-il articulé, en hommage à votre glorieux passé médicamenteux, je vous ai concocté un petit cocktail que Michael Jackson en personne n'aurait pas renié. » Ensuite,

nous avons évoqué la route de l'Atlas qui conduit au désert marocain. Et après seulement, tout a commencé.

Choc

Yves Kleber me laisse un message : « C'est le commandant Kleber qui te parle ma rivière pourpre. Réglage des montres. Je débarque dans H moins deux direct chez toi avec une mission spéciale : transformer l'être informe à béquille que tu es devenu en Slave diabolique avec un charme fou. »

Je me retrouve dans une limousine blanche aux vitres teintées. Mon agent poursuit : « Nicolas, nous allons à une avant-première sur une terrasse chauffée et fumeur. Plus de bronchites. La guerre est terminée.

— Et le film ? Il va quand même falloir supporter le film.

— Absence totale de film, mon arbre. On se pointe juste après.

— Et je dis quoi au réalisateur ?

— À la réalisatrice, Nicolas. »

La réalisatrice, justement. C'est son premier long-métrage. J'inaugure le cocktail. La projection n'est pas encore terminée. Kleber est au téléphone avec Virginie Efra. Il lui propose de jouer *Phèdre* dans une mise en scène de Tomer Sisley pour France 4. La réalisatrice se dirige vers moi. Maud Pauli. 1,71 m pour 51 kg. Des seins minuscules et pas croyables. C'est ma vie cette poitrine mais j'en parlerai plus tard, c'est le début, nous allons rester révérencieux et romantiques. En face, donc, Maud débarque sur la terrasse comme si elle faisait une faveur à l'estrade. C'est la première fois que je rencontre une femme aux cheveux bouclés si grande, si brune, avec une chemise cintrée blanche et une jupe qui semble n'avoir été dessinée que pour elle. Peut-être qu'elle est née comme ça, en simple jupe et chemise cintrée blanche. Elle se moque royalement du fait que je ne sois pas dans la salle. Nous nous serrons la main.

« Vous auriez pu jouer dans Bob le flambeur, je balance.

— Je vais prendre un verre, mon garçon. »

Elle a dit ça d'une voix grave, une voix de fêtarde et de chat vagabond. J'ai regardé cette fille et inversement. En sous-texte, il était écrit :

« Alors, c'est toi ?

— Alors c'est moi.

— Alors, c'est encore possible après tout ce massacre ?

— Alors, c'est encore possible.

— Mais comment ça va se passer, dans quelque temps, lorsqu'on va moins s'aimer ?

— T'inquiète, j'ai un plan. »

Je me suis retrouvé dehors, avec elle, à marcher, à papoter comme si on se connaissait depuis la guerre de Sécession. Nous nous sommes installés dans un bar. Elle a commandé un verre de vin blanc puis elle a commencé son drôle de monologue :

« Nicolas, je vais répondre à toutes les questions que tu te poses sans oser me les formuler. On commence par la voix.

Si j'ai la voix éraillée à ce point, ce n'est pas parce que mon oncle m'a touchée quand j'étais gamine au point de me faire hurler de plaisir. C'est juste que, dès la naissance, j'avais la voix grave. Deuxièmement, je n'ai personne et ce n'est pas anormal. Au contraire, j'adore baiser, surtout dans les hôtels de province. Mais j'ai le cœur sec, voilà tout. Je hais l'idée même de dormir avec

quelqu'un. De lui envoyer un texto. De penser à la personne. Je ne supporte pas la promiscuité. Par pitié, promets-moi que nous n'irons jamais à deux au cinéma. »

J'ai promis. Je n'avais pas le choix.

On n'a plus vraiment le choix à partir du moment où l'on tombe sur une fille comme ça.

Surprises

Hippolyte. Profite de tes premiers anniversaires. C'est open bar au début. C'est friandises à volonté. Tu veux un sabre laser ? Tu auras un sabre laser. Tu veux un père qui t'emmène une fois par mois à Disneyland ? Tu auras un père comme ça. Tu veux un chevalier avec une tortue ? Banco. Et puis ça, et puis ça aussi et puis tout ce que tu veux, j'ai tellement de choses à te dire autant te faire des cadeaux. Tu veux que je t'achète Yves Kleber ? Le vrai, l'original. Tu le trouves drôle avec sa petite taille et ses grands gestes. Et bah, sans problème, je casse ma tirelire et je t'offre Kleber. Mais tu devras t'occuper de lui. Non, c'est pas facile tous les jours de s'occuper

de mon agent. Il faut le talquer, lui donner son bain et trouver des sites « spécial femme enceinte octogénaire » sur le net chaque semaine. Mais je t'offre le monde, si tu veux. Et puis, tu auras une fête avec des ballons, des amis pour toujours, une chasse au trésor et des tours de magie. Le reste de l'année, tu pourras émettre des vœux pour ton anniversaire suivant.

À 40 ans, tu vas faire beaucoup moins de vœux. Le jour même de tes 40 ans, le seul vœu que tu fais s'intitule : « Tout sauf un anniversaire surprise. » Il y a trois expressions que tu souhaites bannir de la langue française : « En septembre, j'ai profité de l'été indien. » « Moi, je suis un instinctif. »

Enfin et surtout : « Et si on lui organisait un anniversaire surprise. »

Et c'est la troisième phrase qui te tombe dessus. Et tu te dis que ta femme a vraiment dû racler les fonds de tiroir parce que réunir 40 personnes dans une même pièce pour ton anniversaire, ça tient du miracle à l'envers. Et tu ouvres la porte, et tu entends :

« Chuut, il arrive » et la lumière s'allume et formidable surprise, ils sont tous présents autour d'un immense gâteau. Et c'est affreux comme ils chantent mal. Et c'est en voyant leurs rides, leurs doubles mentons, leurs kilos que tu peux constater à présent ton véritable visage. Certains balancent

des confettis avec un minuscule chapeau sur la tête et il t'angoisse ce chapeau, il t'angoisse complètement. À droite, il y a ceux qui ne boivent plus ou qui n'ont jamais aimé l'alcool. Ceux-là te présentent leur nouvelle femme, leur nouveau job, leur nouveau compagnon. Ils ont fait appel à une baby-sitter pour la soirée. Ils te préviennent avec douceur qu'ils ne pourront pas rester très longtemps. À gauche, ils sont moins nombreux. C'est le coin des naufragés, des : « Mais pourquoi sont-ils encore en vie, comment ont-ils fait ? », c'est le coin des éternels adolescents, des précaires en tout, des camarades, du mauvais vin blanc qui déborde jusque dans leurs yeux.

Et ils s'effondrent sur toi et ils chantent *We are the world* à pleins poumons. Parce qu'à l'époque, quand la boîte de nuit fermait, on obligeait toujours le DJ à nous remettre une chanson. Et qu'il finissait toujours par nous passer celle-ci : nous sommes le monde.

Savoure tes ballons, ton sabre laser et ta chasse au trésor, savoure ton monde, mon petit.

Mauvaise passe

On pouvait trouver *Un léger passage à vide* dès le lundi 4 janvier 2010 dans toutes les librairies. La promotion avait débuté le matin même chez mon dentiste avec une rage de dents. J'appelle notre homme « Le boucher de la rue Caulaincourt » mais jamais devant lui. Devant lui, je l'appelle Régis, voire « vieux frère » dès qu'on se retrouve tous les deux dans son cabinet et que je suis allongé sur son fauteuil à souffrances. « Vieux frère », je fais, cette fois-ci, il faut que tu assures, ce soir, je passe au *Grand Journal*. Alors, on se magne. Pourquoi tu ne commences pas ? Parce que je viens de regarder dans ta bouche, Nicolas, et que j'appelle le Samu et ce soir, à la place

du *Grand Journal*, tu vas faire les urgences de la Pitié-Salpêtrière. Régis, ai-je insisté, peut-on repousser ces urgences aux alentours de début mars, je suis archi-booké jusque-là. Régis a retiré son masque. « Nicolas, tu fais un début de septicémie, alors, soit tu m'écoutes et tu attends la petite estafette blanche avec des gyrophares partout, soit tu crèves dans les heures qui viennent sur un plateau de télé à la con. »

Aussi étrange que cela puisse paraître, j'ai opté pour la première solution. Après quelques jours où mes gencives ont traversé une forte zone de turbulences à cause d'un abcès soigné au marteau-piqueur, je me suis retrouvé sur le plateau du *Grand Journal* à côté d'Évelyne Délia. Plus j'évoquais mon nouveau livre et ma cure de désintoxication, plus je sentais qu'Évelyne s'éloignait doucement, rêvant de créer un anticyclone entre elle et moi. Elle m'a fait penser à ceux qui au milieu des années 80 étaient convaincus que le sida pouvait s'attraper en serrant la main d'un séropositif. À l'époque, j'avais beaucoup de mépris pour ces gens-là. Aujourd'hui, j'ai toujours autant de mépris pour eux et aussi un peu pour Évelyne Délia.